

## Harper, le meilleur ami

*À peu près la moitié des chiens qui arrivent à Battersea Dogs & Cats sont des chiens errants. Des animaux abandonnés ou perdus déambulant seuls et pris en charge par les autorités. Si personne ne vient les réclamer, ils sont envoyés à un centre de secours tel que Battersea afin de leur trouver un nouveau foyer.*

*Si personne ne vient réclamer un chien dans les sept jours suivant son arrivée, ils appartiennent à Battersea et peuvent être proposés à l'adoption. Battersea prend en charge tous les chiens, quels que soient leur race, leur état de santé ou leur tempérament. Et ce sont presque 6000 chiens qui passent les portes du refuge chaque année. Pour les membres de l'équipe d'accueil, il n'est rien de plus gratifiant que de voir arriver un chien nerveux, négligé, et de le sentir reprendre confiance pendant plusieurs semaines, avant de passer la porte dans l'autre sens en trotinant gaiement aux côtés de ses nouveaux maîtres.*

*L'amour d'un nouveau maître peut suffire à remettre sur pied ces chiens qui ont beaucoup souffert. Mais il faut également se rappeler que c'est un processus qui va dans les deux sens. L'amour d'un bon chien peut également*

*aider une personne à passer les moments vraiment difficiles de la vie. C'est ce qu'a découvert Ben Harrison.*

Quand j'avais neuf ans, j'étais, à presque tout point de vue, un gamin comme les autres. J'aimais le football et je voulais par-dessus tout devenir footballeur professionnel. J'avais d'excellents amis à l'école. J'étais confiant et énergique, et je n'avais pas le moindre souci. Mais avant même d'avoir 10 ans, tout cela a changé radicalement. Et seul un miracle pouvait me faire traverser ce qui allait m'arriver.

Pendant les vacances d'été, ma mère, mon père, ma sœur aînée Sophie et moi allions dans un camping pour caravanes avec des amis de la famille. Des gens très proches. C'étaient généralement des vacances très actives. Nous allions à la piscine et faisons de grands tours en vélo. Nous participions même à la course du camping. Cet été-là, pourtant, je m'aperçus que je n'arrivais pas à tenir le rythme comme les autres étés. Quand les autres pédalaient sec en s'invectivant pour rire, il fallait, trop fatigué pour continuer, que je descende de mon vélo.

Et puis il y a eu cette piqûre de moustique. Je n'ai rien dit au début. Normalement, une piqûre disparaît au bout de quelques jours. Mais celle-ci n'a fait que grossir et devenir une plaie énorme. Je la surveillais, et à la fin cela ressemblait pratiquement à une blessure par balle qui se serait infectée. Mes amis s'en émerveillaient presque. Mais moi, je me sentais malade, pas bien. Je savais que quelque chose n'allait pas.

Quand nous sommes rentrés à la maison, j'ai essayé d'oublier et de reprendre ma vie normalement, faisant comme si tout allait bien. Mais après quelques jours, j'ai compris que ce n'était pas le cas.

On a fini par me faire des analyses de sang. Les premiers résultats n'avaient rien donné, mais on m'a dit

qu'il fallait en faire d'autres. J'ai donc dû attendre. Et pendant cette attente, j'ai commencé à me sentir de plus en plus mal. Je n'ai plus monté les escaliers. À la fin, je n'étais même plus capable de lever la tête de mon oreiller le matin en me réveillant.

– Je suis vraiment inquiète pour lui, disait ma mère. C'est comme si son corps était en train de l'abandonner.

Puis les analyses sont revenues avec un diagnostic : dermatomyositis.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? a demandé ma mère au médecin.

– Son système immunitaire s'est mis en marche et ne veut plus s'arrêter. Il y a un an à peu près, il a dû attraper un rhume ou un refroidissement quelconque qui a mis son système immunitaire en route et il ne s'est pas arrêté depuis.

– Mais que peut-on faire ? demanda ma mère, angoissée. Est-ce que ça va se résorber tout seul ?

– C'est bien le problème. Il n'y a pas de traitement. C'est une de ces maladies orphelines. Il n'a vraiment pas eu de chance. Nous pouvons simplement essayer de combattre les symptômes.

Cette maladie dont nous ne savions rien a fini par attaquer ma peau et mes muscles. Mon cou, mes jambes, tout s'est considérablement affaibli à mesure que mon système immunitaire attaquait mon corps. J'ai commencé à avoir des rougeurs et des démangeaisons partout.

– Ses yeux sont rouges, a dit ma mère au médecin lorsque nous y sommes retournés pour d'autres analyses. Qu'est-ce que ça signifie ?

– Si vous vous coupez, la peau autour de la blessure va devenir rouge ; c'est votre système immunitaire qui envoie des anticorps pour la soigner. Dans ce cas, le système a commencé à attaquer le coin des yeux parce qu'il pense qu'il doit les soigner.

À cette époque, j'avais l'air vraiment étrange. En plus des rougeurs, les médicaments avaient changé mon aspect. Les stéroïdes étaient les pires. Ils avaient fait gonfler mon visage et modifié totalement mon apparence. Même à l'hôpital, on me regardait bizarrement. C'était dur. J'ai commencé peu à peu à perdre confiance en moi.

En quelques semaines, ma vie s'était transformée en un ballet incessant de voyages à l'hôpital et de nuits en observation. Ma vie d'insouciance semblait à des millions de kilomètres. Je vivais au milieu des drains et des seringues, n'entendant que les bips répétitifs des machines auxquelles j'étais relié et le claquement des chaussures des infirmières et des médecins dans les couloirs.

Un soir, alors que ma mère tentait désespérément de m'endormir, je ne parvenais pas à mettre mon esprit en veille. Je n'arrêtais pas de me demander si je pourrais un jour rejouer au football ou même courir à nouveau.

– Qu'est-ce que je peux faire ? Dis-moi, me demandait ma mère alors que je me tournais et me retournais dans le lit, essayant de m'endormir et d'oublier la douleur.

Ma mère était épuisée.

– Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider à t'endormir ? m'a-t-elle demandé à nouveau en me posant la main sur le front.

– Promets-moi que tu me laisseras avoir un chien quand j'irai mieux, lui ai-je répondu doucement.

– Très bien, mon amour, si c'est ce que tu veux.

Je me suis endormi sans me réveiller jusqu'au matin.

J'ai toujours aimé les chiens. Ma mère avait un chien qui s'appelait Jake, un labrador avec qui j'avais grandi. On l'appelle encore aujourd'hui Grandma Jake quand on fait référence à ce chien. Et dans la maison en face de chez nous, nos voisins avaient un golden retriever qui s'appelait Ginny. Cette nuit-là, à l'hôpital, j'ai rêvé de chiens. Je

m'imaginai jouant avec un chien, le caressant. Mais au réveil, j'étais toujours à l'hôpital. Et mon cœur a chaviré.

– Bonjour, Ben, me dit une infirmière particulièrement enjouée.

Je n'étais pas très enjoué, pour ma part.

– Tu veux bien me montrer ton bras ?

Elle a cherché une veine pour en extraire un peu de sang pour une nouvelle analyse.

– Je ne trouve pas, m'a-t-elle dit.

Et elle a commencé à tâtonner avec la seringue.

Mon père et ma mère étaient là, à côté du lit. Ils essayaient de me distraire pendant que l'infirmière tripataillait mon bras à coups de seringue.

– Qu'est-ce qui pourrait un peu te changer les idées ? demanda mon père. Trouvons quelque chose qui te donnerait envie de rentrer à la maison.

– On a parlé d'un chien, hier, maman et moi.

Ma mère se tendit légèrement.

– Un chien ? demanda mon père en regardant ma mère.

– Eh bien, on peut en parler. En famille. Quand tu seras sorti, dit alors ma mère.

– Mais tu m'as dit...

– Je l'ai ! s'est alors écriée l'infirmière d'un air triomphant, me coupant la parole et sauvant mes parents d'un long débat.

Ma mère avait dit que je pourrais avoir un chien, et à présent il était hors de question que je laisse tomber. Dès que je suis sorti de l'hôpital, j'en ai fait une mission. Je voulais convaincre mes parents que ce chien serait la réponse à mes problèmes.

Quand j'étais enfant, mes deux parents travaillaient à plein temps ; donc, impossible d'avoir un chien. Mais quand je suis tombé malade, ma mère s'est rendu compte qu'il lui faudrait abandonner son travail pour s'occuper de

moi. Les médecins n'arrivaient pas à stabiliser la maladie, et mon état requérait beaucoup d'attention. On nous avait dit que cela pourrait prendre cinq ans avant que je ne retrouve une vie normale. Les médecins avaient ajouté que la meilleure façon de guérir du dermatomyositis était de rester en forme. Du coup, avoir un chien n'était plus du tout hors de question.

Mais on en était encore loin. J'avais de nombreux séjours à l'hôpital à faire, et quantité d'analyses. Mon père et ma mère tenaient à rester prudents avant de prendre une responsabilité supplémentaire.

Pendant ce temps, ma vie se résumait à des allers et retours entre l'hôpital et la maison.

Quand ma grand-mère a appris que j'étais malade, elle m'a offert une PlayStation 3. Elle venait de sortir, à l'époque, et j'ai adoré ça. Quand les médecins me rendaient visite dans ma chambre, j'éteignais la console jusqu'à ce que je m'aperçoive que certains d'entre eux venaient pour jouer avec ma PlayStation. Un jour, j'ai même demandé à un docteur venu me voir :

– Alors, vous allez m'examiner ?

Et il m'a répondu :

– Attends, attends, je finis ma partie.

J'étais sans doute le patient le plus visité de l'hôpital... grâce à ma PS3.

Je me souviens également d'une femme de ménage qui venait tous les matins et me disait exactement la même chose chaque jour. Comme dans *Un jour sans fin*. J'étais là, transpirant, tout rouge, elle faisait irruption dans la chambre tous les jours à la même heure et se mettait à nettoyer. J'étais allongé, raccroché à quantité de tubes, et elle me demandait :

– Il va mieux ? Il va mieux ?

Et ça, tous les jours alors qu'il paraissait évident que je n'allais pas mieux du tout. Elle était adorable, cependant,

et c'était un réconfort de la voir tous les matins. Une autre fois, un médecin était venu d'un autre hôpital pour me voir. Ma maladie était si rare qu'on avait demandé une deuxième opinion. J'étais assis sur mon lit et je portais mon maillot du FC Chelsea. Quand il est entré, la première chose qu'il m'a dite, c'est :

– Je ne suis pas certain de pouvoir te soigner si tu es un fan de Chelsea, étant moi-même un supporter d'Arsenal.

Alors, je lui ai répondu du tac au tac :

– Je ne suis pas certain de me laisser soigner par vous si vous êtes supporter d'Arsenal.

Évidemment, la situation n'était pas rose tous les jours, mais ce sont ces moments plutôt drôles qui m'ont aidé à tenir. Parfois cependant, quand j'étais rattrapé par la réalité, rire était particulièrement difficile. Je voulais comprendre ce qui n'allait pas dans mon corps. Je détestais les tubes et les injections. Et j'avais l'esprit confus par moments à cause des médicaments. J'ai aussi commencé à réaliser que je ne pourrais plus faire ce que je voulais en sortant. Comme jouer au foot.

Un jour, j'ai demandé à ma mère :

– Est-ce que ça veut dire que je ne serai jamais footballeur professionnel comme Frank Lampard ?

C'était mon rêve depuis que j'étais tout petit. Quelqu'un d'autre aurait sans doute menti pour me préserver. Mais ma mère a décidé d'être sincère :

– La plupart des enfants pensent qu'ils deviendront footballeurs un jour, m'a-t-elle dit avec douceur. Et la plupart d'entre eux ne le deviennent jamais. Regarde ce chef cuisinier à la télévision, Gordon Ramsay. Il voulait être footballeur, puis il a été blessé et a dû faire autre chose. Et regarde où il en est maintenant.

Je suis reconnaissant à ma mère d'avoir été si honnête. Ça m'a aidé à surmonter l'épreuve. À faire face. Savoir qu'on ne me cacherait rien, qu'on ne me mentirait pas.

Il a aussi fallu que je grandisse plus vite que les enfants de mon âge. Quand j'ai commencé à me rendre régulièrement à l'hôpital, j'étais un petit garçon la tête pleine de rêves. Quand j'ai fini par quitter l'institution, j'étais prêt à faire face à la réalité. Je ne pouvais plus faire les choses que je voulais et il fallait que je fasse avec. C'était la vie.

Avec la fin de mon rêve de football, une nouvelle obsession s'est invitée : les chiens.

Depuis cette nuit lors de laquelle j'en avais parlé avec ma mère, je ne songeais qu'à une chose : réussir à remettre la question sur le tapis. Nos voisins, les maîtres de Ginny le golden retriever, quand ils ont eu vent de ma nouvelle marotte, m'ont offert un livre sur les chiens. Il y avait une liste de la plupart des races et quantité de photographies. J'ai étudié le livre attentivement pendant des nuits entières et, au bout de quelques semaines, je connaissais quasiment toutes les races.

Mon père et ma mère se voulaient prudents. Il était hors de question de prendre un chien sur un coup de tête et de s'apercevoir ensuite qu'ils avaient fait une erreur.

– C'est important pour l'animal aussi de se retrouver dans une nouvelle maison, m'avait dit ma mère.

Je me souviens de les avoir entendus en parler un soir alors qu'ils pensaient que j'étais endormi.

– Peut-être, si nous prenons un chien, cela l'aidera-t-il à sortir plus souvent, a dit papa.

– Ça pourrait le distraire un peu de sa maladie, a répondu ma mère.

Quand elle est montée plus tard pour vérifier que j'allais bien, j'ai montré mes recherches à ma mère. J'avais passé des heures à faire des recherches sur le Web, à regarder les chiens.

– J'ai trouvé ceux-là sur le site de Battersea.

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Tu devrais être en train de dormir ! m'a-t-elle dit en me bordant.



Mais j'avais imprimé des dizaines d'e-mails et de photos de tous les chiens de Battersea Dogs & Cats, et ils étaient éparpillés sur mon lit.

– Décidément, quand tu as une idée derrière la tête..., m'a-t-elle dit en riant.

Elle a certainement reparlé avec mon père ce soir-là, parce que le lendemain matin elle m'a dit que nous allions faire un tour chez Battersea. Mais seulement pour jeter un œil.

J'étais fou de joie. Dans la voiture, en chemin, je n'arrivais pas à parler d'autre chose. Les différentes races, leur histoire, leurs caractéristiques. Quand nous sommes arrivés sur les lieux, j'étais follement excité en voyant la boutique. Ils m'ont donné un autocollant avec un chien dessus, et il y avait quantité d'animaux en peluche.

– Et si on allait voir de vrais animaux ? m'a dit ma mère en me tirant vers la sortie. Alors, quel type de chien as-tu en tête ?

– J'aimerais un labrador. Ou alors peut-être un berger allemand. Ou un husky.

Je n'ai pas arrêté de babiller pendant tout le trajet jusqu'à l'ascenseur.

– Ce sont des chiens bien trop gros. On veut quelque chose de plus petit. Que ça ne soit pas trop dur pour toi, non ?

J'étais encore très faible à cette époque. Certains jours, je n'arrivais même pas à sortir du lit et, même quand j'y parvenais, un voyage comme celui à Battersea pouvait me mettre à plat pendant plusieurs jours.

Nous avons marché vers une porte qui ouvrait sur un long corridor avec des rangées de chiens dans leur chenil. Certains aboyaient et grattaient. La porte s'ouvrait sur le premier chenil, le cachant ; aussi, je ne l'ai pas vu en entrant. Ma mère a avancé pour aller voir les plus petits chiens. Mais, pour une raison ou une autre, je me suis

arrêté là, au premier chenil. À l'intérieur se trouvait un magnifique, et pas spécialement petit, lurcher, un croisement de lévriers, allongé calmement sur le sol, sa tête entre ses pattes.

– Salut, toi, comment tu t'appelles ? ai-je demandé.

Il est venu vers moi et s'est penché légèrement sur le côté du chenil. Je suis resté comme ça pendant une éternité, à lui caresser le museau.

– Viens, Ben ! m'a dit maman qui était encore en train de regarder les petits chiens.

Mais je n'arrivais pas à quitter des yeux ce joli lurcher.

Son nom était inscrit sur le chenil : HARPER. Je ne l'avais pas trouvé au cours de mes recherches sur Internet.

– Ça fait combien de temps que tu es là ? ai-je demandé.

Il a frotté son museau contre les barreaux.

– Qu'est-ce que tu fais ? m'a demandé ma mère en me rejoignant. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

– C'est un lurcher. Il est gentil.

– Il est gros, non ?

Et quand elle l'a vu, elle s'est décomposée.

– Oh ben, il est très gros. Regarde-le. Il est presque aussi grand que toi. Viens, continuons à chercher.

Ma mère me tirait par la manche, mais je ne pouvais pas détacher mon regard de ce chien pointant son museau à travers les barreaux.

Il y avait, bien sûr, d'autres chiens très mignons, mais aucun ne l'était autant que Harper, à mes yeux. La façon dont il s'était penché pour que je puisse le caresser... Même si, au départ, je voulais un husky ou quelque chose comme ça, je savais que je n'aurais pas pu me débrouiller avec un chien qui court et qui saute partout.

Puis nous avons quitté Battersea. Dès cet instant, je n'ai plus pensé à autre chose qu'à Harper et au moyen de le faire entrer dans notre famille.

Tous mes camarades de classe étaient rentrés à l'école en septembre, mais nous savions, mes parents et moi, que je n'y serais pas de retour de sitôt. Cependant, ma mère a pensé que ça me ferait du bien de passer voir mes copains, juste pour les tenir au courant de ce qui m'arrivait et de la raison de mon absence. Nous n'avions pas totalement réalisé à quel point mon apparence avait changé. Avant de tomber malade, j'étais un petit garçon blond et maigrelet avec des taches de rousseur. Mais depuis, j'avais terriblement gonflé. J'avais à présent ce que l'on appelle une « face de lune » et des rougeurs un peu partout. J'étais complètement différent et inquiet de la réaction de mes camarades. J'avais peur de leur causer un choc. J'étais nerveux et un peu effrayé à cette idée.

Au bout du compte, quand je les ai retrouvés sur l'aire de jeux, ils ont tous été très gentils. Ils ont accouru vers moi pour prendre des nouvelles, poser des questions. J'avais des cicatrices autour des oreilles, et quelqu'un m'a demandé si on m'avait percé les oreilles, ce qui m'a fait plutôt rigoler. Après ça, mes copains de classe m'ont envoyé une gigantesque carte pour me souhaiter un prompt rétablissement avec des commentaires comme : *J'aimerais beaucoup comprendre ce qui ne va pas. J'aimerais bien que tu m'écrives pour me l'expliquer.*

Un autre a écrit sur l'aire de jeu. Comme si c'était devenu une sorte de zone de guerre depuis que j'étais parti. Ça vient du fait que j'étais plutôt sportif et que j'avais un don pour faire jouer les différents groupes ensemble. *Les groupes sont séparés parce que tu n'es pas là*, disait la carte. *Certains traînent du côté de l'arbre, les autres, dont moi, près de l'abri. C'est terrible.*

Ma mère a trouvé la carte drôle et triste à la fois. Leurs messages étaient si gentils et si honnêtes. À la fin, elle n'arrivait plus à regarder la carte sans pleurer. Quand j'ai commencé à aller mieux, j'ai eu des cours particuliers et,

pendant mon temps libre, je me suis donné pour mission d'aller voir Harper le lurcher à Battersea aussi souvent que possible. Ma sœur Sophie avait une amie qui vivait non loin du refuge ; aussi, chaque fois qu'elle allait la voir, nous nous arrêtions pour rendre visite à Harper sur le chemin du retour. À la fin, nous allions voir le chien deux ou trois fois par semaine, parce que je n'avais pas grand-chose d'autre à faire. Dans la voiture, en rentrant à la maison, je ne pouvais pas parler d'autre chose que de Harper. Qu'est-ce qu'il était en train de faire ? Qu'est-ce que nous ferions quand il serait à la maison ? J'ai dû rendre ma mère complètement folle.

– Il va peut-être partir, tu sais, m'a-t-elle dit dans la voiture, un jour.

Elle ne voulait pas que je nourrisse trop d'espoirs. Il y avait de grandes chances qu'une famille finisse par l'adopter.

– Tu ne peux pas te focaliser sur un seul chien. Papa ne l'a pas encore vu.

Mais chaque fois que nous y allions, Harper était toujours là, à me regarder avec ses grands yeux.

Il y avait toujours de nouveaux chiens. D'autres partaient aussi, ayant trouvé une famille d'accueil. Mais Harper restait. C'était affreux de le quitter chaque fois.

Après chaque visite, je passais de nombreuses heures sur Internet pour me renseigner sur les lurchers. Savoir ce qu'ils mangent, quelle est leur nature. J'ai même fait un dossier avec toutes les informations que je trouvais. J'ai dessiné une image de chien sur le dossier avec un point d'interrogation juste en dessous. *Harper* ? Je suis descendu voir mes parents avec le dossier relié. Ils ont ri.

– Tu y penses vraiment sérieusement, n'est-ce pas ? a dit mon père en feuilletant le dossier.

Quand je suis allé me coucher, je les ai entendus en parler sur un ton tout à fait sérieux.